

Docteur Jacques LACAN

S E M I N A I R E

du

Mercredi 19 mars 1958

Je voudrais aujourd'hui commencer d'introduire la question de ces entifications. Pour ceux qui n'étaient pas là la dernière fois, et aussi pour ceux qui y étaient, je rappelle le sens de ce qui a été dit. J'ai essayé de ~~rappelez~~ attirer l'attention sur les difficultés que pose la notion de la phase phallique, de montrer que ce que Freud a dégagé de l'expérience, si on éprouve quelque peine à le faire entrer dans une rationalité biologique qui prend tout de suite plus de clarté, si nous posons que le phallus est pris dans une certaine fonction subjective qui doit remplir un certain rôle, que j'appelle un rôle de signifiant, bienentendu il ne tombe pas du ciel ce phallus en tant que signifiant. D'un autre côté il faut bien qu'il ait dans son origine, qui est une origine imaginaire, quelque propriété à remplir cette fonction signifiante qui n'est pas n'importe laquelle, qui est une fonction de signifiant plus spéciale-

ment adaptée qu'une autre à ce qui se passe dans en somme  
l'accrochage du sujet humain dans l'ensemble du mécanisme  
signifiant.

C'est en quelque sorte un signifiant carrefour, un  
signifiant vers lequel converge plus ou moins ce qui se  
passe dans la mise en prise du sujet humain, dans le sys-  
tème signifiant, pour autant qu'il faut que son désir passe  
par ce système pour se faire reconnaître, et qu'il en est  
profondément modifié. Ceci est une donnée expérimentale,  
elle ressort de ceci, que ce phallus, nous le rencontrons  
littéralement à tout bout de champ de notre expérience, de  
notre expérience du conflit, du drame oedipien. C'est son  
entrée dans le drame oedipien et des issues du drame oe-  
dipien, et même d'une certaine façon problématique, débou-  
rant ce drame oedipien puisqu'aussi bien on ne peut pas  
manquer d'être frappé du problème que pose la présence de  
ce phallus, et du phallus paternel, notamment dans les  
fantasmes kleinien primitifs, pour autant que justement  
c'est sa présence qui pose la question de savoir dans quel  
registre allons-nous, ces fantasmes kleinien, les insérer ?

Dans le registre de la façon dont Mélanie Klein elle-  
même la proposé, c'est-à-dire dans l'admission d'une sorte  
de type ultra-précoce, ou au contraire à en admettre le  
fonctionnement imaginaire primitif que nous allons classer  
comme pré-oedipien.

On dirait presque que la question peut être laissée en suspens, au moins provisoirement.

Pour éclairer cette fonction qui se présente ici d'une façon tout à fait générale, justement parce qu'elle se présente essentiellement comme une fonction de signifiant, comme une fonction symbolique, nous devons même avant de pousser nos formules au dernier terme, voir dans quelle économie signifiante ce phallus est impliqué, autrement dit, ce quelque chose que l'exploration de Freud a articulé sous cette forme à la sortie de l'Oedipe, après le refoulement du désir de l'Oedipe, le sujet sort nouveau, pourvu de quoi ? La réponse est : d'un idéal du Moi.

Dans l'Oedipe normal, le refoulement qui résulte du franchissement, du "passing" de l'au-delà de l'Oedipe, de la sortie de l'Oedipe, c'est que s'est constitué dans le sujet quelque chose qui est vis-à-vis de lui dans un rapport à proprement parler ambigu.

Là-dessus, il convient que nous procédions encore pas à pas, parce qu'on va toujours trop vite. Il y a une chose en tout cas qui se dégage d'une façon univoque, j'entends d'une seule voie, de ce que Freud d'abord, et là-dessus tous les auteurs ne peuvent pas ne pas poser comme formule minimale : c'est que c'est une identification distincte de l'identification du Moi, si tant est qu'ici c'est dans un certain rapport du sujet à l'image du semblable que nous

peuvent servir à dégager la structure qui s'appelle le Moi.

celle de l'Idéal du Moi pose un problème qui lui est  
 propre à l'Idéal du Moi ne se propose pas - c'est presque  
 une La Paradoxe que de le dire - comme un Moi idéal. J'ai  
 souvent souligné que les deux termes sont distincts dans  
 Freud et dans ce texte même sur le narcissisme, et là-dessus  
 regardons bien avec une loupe : nous nous apercevons que  
 dans le texte c'est très difficile à distinguer. Ce n'est  
 pas exact d'abord, mais le serait-ce même, que nous devons  
 par convention nous apercevoir qu'il n'y a aucune symé-  
 trie entre ce qui est attribué dans les textes de Freud pris  
 dans l'expérience à la fonction de l'Idéal du Moi, avec le  
 sens que nous pouvons donner à l'image du Moi si exaltée  
 que nous la supprimons, quand nous en faisons une image  
 idéale, de à quoi le sujet s'identifie comme étant compo-  
 sition de résurgence de lui-même, même si on peut dire de  
 lui-même, ce dans quoi le sujet se confond, se rassure  
 lui-même de son entièreté. Par exemple ce qui est menacé,  
 ce qui est atteint quand nous faisons allusion aux néces-  
 sités de réassurance narcissique, aux craintes d'atteintes  
 narcissiques, au corps propre de quelque chose que nous  
 pouvons mettre au registre de ce Moi idéal, l'Idéal du Moi,  
 nous ne le savons puisqu'il intervient dans des fonctions  
 qui sont souvent des fonctions dépressives, voire agresi-  
 ves à l'égard du sujet. Freud le fait intervenir dans des

20/11/66

problème  
du  
Moi

Moi

M  
I

formes diverses de dépression. Vous savez qu'il a tendance à la fin du chapitre qui dans la scène psychologique et d'analyse du Moi, s'appelle un ....., qui est précisément la première fois qu'il introduit d'une façon décisive et articulée cette notion d'idéal du Moi. Il a tendance à mettre toutes les dépressions au chef et au registre, non pas de l'idéal du Moi, mais de quelque rapport vacillant, de quelque rapport conflictuel entre le Moi et l'idéal du Moi.

Admettons qu'on peut prendre tout ce qui se passera sous ce registre dépressif, ou au contraire des relations d'exaltation, sous l'angle d'une hostilité ouverte entre les deux instances <sup>cel</sup> si on peut dire, de quelque instance que parte la déclaration des hostilités, soit que ce soit le Moi qui s'insurge, soit que l'idéal du Moi devienne trop sévère avec ce que comportent les conséquences et les contre-coups de tout déséquilibre de ce rapport excessif.

Donc cet idéal du Moi en tout cas est quelque chose qui nous propose son problème. On nous dit : l'idéal du Moi sort d'une identification, d'une identification tardive liée à la relation en tout cas tiarce qui est celle de l'Oedipe, une relation où se mêlent d'une façon complexe les relations de désir avec des relations de rivalité, d'agression, d'hostilité. Quelque chose se joue, et l'issue du conflit est l'objet d'une balance. Il est incertain que

le débouché du conflit se propose en tout cas comme ayant entraîné une transformation subjective ; l'introduction, l'introjection dit-on, à l'intérieur d'une certaine structure, de ce quelque chose qui se trouve par rapport au sujet être désormais une partie de lui-même, ait néanmoins conservé une certaine relation avec un objet extérieur.

Si les deux choses n'y étaient pas, si ici nous ne touchions pas du doigt que l'analyse nous apprend que ne peuvent pas être séparées intra-subjectivité et inter-subjectivité, c'est-à-dire qu'à l'intérieur du sujet, dans des fonctions qu'il emmène partout avec lui-même, quelles que soient les modifications qui interviennent dans son entourage et son milieu, ce qui est acquis comme idéal du Moi est bien quelque chose qui est dans le sujet comme l'exilé emmène sa patrie à la selle de ses souliers ; son idéal du Moi lui appartient bien, il est quelque chose d'acquis. Ce n'est pas un objet, c'est quelque chose qui est en plus dans le sujet. Je veux dire alors que ces insistances sur la notion que intra-subjectivité et inter-subjectivité doivent rester liées dans tout cheminement analytique correct, c'est que les relations entre les instances dont il s'agit, et ceci est prouvé par les usages courants, par les moindres nécessités du langage quand nous parlons des rapports entre Moi et idéal du Moi, sont des rapports, disons, ordinairement dans l'analyse, on en parle comme de rapports qui peu-

vent être bons ou mauvais, conflictuels ou accordés. On  
 laisse entre parenthèses, ou on n'achève pas de formuler  
 ce qui doit être formulé : c'est que ces rapports <sup>ent les deux</sup> (sont  
structurés, articulés comme des rapports inter-subjectifs.

A l'intérieur du sujet se reproduit, et bien entendu  
 vous le voyez bien, ne peut se reproduire qu'à partir d'une  
organisation signifiante, le même mode de rapports qui  
existent entre des sujets. Nous ne pouvons pas penser, encore  
 que nous le disions, que cela peut aller en le disant, que  
le surmoi est effectivement quelque chose de sévère qui  
guette là le Moi au tournant, pour lui faire d'atroces mi-  
ères. Il n'est pas une personne, il fonctionne à l'inté-  
 rieur du sujet comme un sujet se comporte par rapport à un  
autre sujet, et justement en ceci qu'il y a un rapport entre  
les sujets qui n'implique pas pour autant l'existence de  
la personne. Il suffit des conditions introduites par  
 l'existence, le fonctionnement comme tel du signifiant,  
 pour que des rapports inter-subjectifs puissent s'établir.

X

et cela"  
 l'au. sujet  
 est le Moi?

C'est cette inter-subjectivité à l'intérieur donc de  
 la personne vivante qui est ce quelque chose auquel nous  
 avons affaire dans l'analyse. C'est dans cette inter-subjec-  
 tivité que nous devons nous faire une idée de ce qu'est ce  
 cette fonction de l'idéal du Moi. Vous le savez, vous n'irez  
 pas la trouver, cette fonction, dans un dictionnaire, et  
 on ne vous en donnera pas une réponse univoque, vous y



trouverez les plus grands embarras. Cette fonction n'est pas assurément confondue avec celle du surmoi, elle est venue presque ensemble, c'est certes dans la terminologie, mais elle s'en est de ce fait même distinguée, elle est également en partie confondue, elle peut avoir les mêmes instances. Néanmoins elle est plus orientée vers quelque chose qui, dans le désir du sujet, joue une fonction typifiante qui peut-être paraît bien liée à l'assomption ni plus ni moins du type sexuel en tant qu'il est impliqué dans toute une économie, disons même à l'occasion ici, sociale, dans l'assomption des fonctions masculines et féminines, non pas simplement tant qu'elles aboutissent à l'acte nécessaire pour que reproduction s'ensuive, mais pour tout un mode de relations entre l'homme et la femme.

Quel est l'intérêt des acquis de l'analyse sur ce sujet?

C'est d'avoir pu pénétrer dans quelque chose qui ne se montre en quelque sorte qu'à la surface, et par ces résultats d'y avoir pénétré par le biais des cas où le résultat est manqué, et c'est précisément la méthode bien connue, dite psychopathologique, qui consiste à nous décomposer, à nous désarticuler une fonction en la saisissant là où elle s'est trouvée insensiblement décalée, déviée, où de ce fait même, ce qui s'insère d'habitude plus ou moins normalement dans un complément d'entourage, nous apparaît avoir ses racines, ses arrêtes.

Je voudrais prendre avec l'expérience que nous avons prise de l'incidence en partie manquée, ou que nous supposons provisoirement manquée, de l'identification d'un certain type de sujet avec ce qu'on peut appeler leur type régulier, leur type satisfaisant, nous allons voir là comment nous choisissons, parce qu'il faut bien choisir, un cas particulier. Prenons donc le cas des femmes, de ce qu'on a appelé le "masculinity complex", le complexe de masculinité de la façon dont on l'articule avec l'existence de la phase phallique. Nous pouvons le faire, parce que de l'existence de cette phase phallique, je vous ai montré d'abord le côté problématique.

Y a-t-il là quelque chose d'instinctuel ? Une sorte de vice du développement instinctuel, celui qui fait qu'en quelque sorte nous dirait-on, l'existence du clitoris serait à elle seule la responsable, la cause de ce qui traduirait au bout de la chaîne l'existence du complexe de masculinité ?

D'ores et déjà nous sommes préparés à comprendre que ça ne doit pas être aussi simple, et qu'aussi bien si on y regarde de près, dans Freud ce n'est pas aussi simple, et en tout cas le débat qui a suivi est fait pour nous montrer que ce n'est pas aussi simple, même si ce débat était mal inspiré, à savoir s'il partait en quelque sorte de pétitions de principe, à savoir que ce ne pouvait pas être comme cela.

Il ne reste pas moins non questionnable qu'il a vu que ce n'était pas comme cela, que ce n'était pas purement et simplement une question de détour qui est exigée dans le développement féminin par une anomalie naturelle, ou simplement par la fameuse bisexualité dont il s'agit, que c'est assurément plus complexe, que nous ne sommes pas pour autant capables tout de suite et simplement de formuler ce que c'est, mais qu'assurément ce que nous voyons, c'est que dans la vieillesse de ce qui se présente comme complexe de masculinité chez la femme, il y a quelque chose qui nous montre d'ores et déjà une connexion de cet élément phallique, un jeu, un usage de cet élément phallique qui en tous les cas mérite d'être retenu, puisqu'aussi bien ce pour quoi un élément peut être mis en usage est tout de même de nature à nous éclairer sur ce qu'il est, cet élément, dans son fond.

Que nous disent donc les analystes, spécialement les analystes féminins qui ont abordé ce sujet ?

Nous ne dirons pas aujourd'hui tout ce qu'ils nous disent. Je me rapporte tout spécialement à deux de ces analystes qui sont dans l'arrière-plan de la discussion jonesienne du problème, qui sont Hélène Deutch et Karinne Horney. Ceux d'entre vous qui lisent l'anglais pourront se reporter à un article d'Hélène Deutch d'une part, qui s'appelle : "The significant of masochisme....." (Janvier

1930, Partie I, Vol.13), d'autre part à un article de <sup>Karin</sup> Carinne ~~Hornay~~ (Vol.5, Janvier 1924).

Prenez Carinne Hornay. Qu'est-ce que nous dit Carinne Hornay ?

Carinne Hornay, quel que soit ce qu'on peut penser des formulations des derniers termes auxquels elle a abouti dans la théorie comme dans la technique, a été sur le plan clinique dès le début et jusqu'au milieu de sa carrière, incontestablement une créatrice, et qui a vu des choses qui gardent toute leur valeur, quoiqu'elle ait pu en déduire de plus ou moins affaibli concernant la situation anthropologique de la psychanalyse. Il n'en reste pas moins que ses découvertes gardent toute leur valeur.

Que met-elle en valeur dans cet article sur le complexe de castration ?

Ce qu'elle met en valeur peut s'exprimer d'une façon résumée en ceci : c'est qu'elle remarque la liaison, l'analogie clinique de formation chez la femme de tout ce qui s'ordonne autour de l'idée de la castration, avec tout ce que cela comporte de résonances, de traces cliniques dans ce que le sujet en analyse articule de revendications à proprement parler, de l'organe comme de quelque chose qui lui manque.

Elle montre par une série d'exemples cliniques, et il convient que vous vous reportiez à ce texte, qu'il n'y a

de différence de nature, les cas se continuent insensiblement avec ceux qui se présentent comme certains types d'homosexualité déminine, à savoir ceux où ce à quoi s'identifie le sujet dans une certaine position à l'endroit de son partenaire, c'est l'image paternelle. Les temps sont composés de la même façon, les fantasmes, les rêves, les inhibitions, les symptômes sont les mêmes. Il semble qu'une forme, on ne peut même pas dire atténuée de l'autre, simplement qui a ou qui n'a pas dépassé une certaine frontière, laquelle elle-même reste incertaine.

Le point sur lequel à ce propos Carinne Hornay se trouve mettre l'accent, est celui-ci : ce qui se passe pour ces cas là nous incite à concentrer notre attention sur un certain moment du complexe d'Oedipe qui n'est pas le premier, qui n'est même pas au milieu, qui est très loin vers la fin puisqu'il suppose déjà atteint ce moment où non seulement la relation au père est constituée, mais où elle est si bien constituée qu'elle se forme chez le sujet petite fille sous l'aspect d'un désir exprès du pénis paternel, de quelque chose, nous dit-on et nous souligne-t-on, et à très juste titre, qui implique donc une reconnaissance de cette réalité du pénis, non pas même fantasmatique, non pas même en général, non pas dans cette demi lumière ambiguë qui nous fait à tout instant nous demander ce que c'est que le phallus, sur ce plan là, sur le plan de la question :

est-il imaginaire ou ne l'est-il pas ? Et bien entendu dans sa fonction centrale il implique cette existence imaginaire, ce phallus dont à diverses phases du développement de cette relation, le sujet féminin peut envers et contre tout maintenir qu'il le possède, tout en sachant fort bien qu'il ne le possède pas. Il le possède simplement en tant qu'image, soit qu'il l'ait eu dans ce qu'il articule, soit qu'il doive l'avoir comme c'est fréquent.

Il s'agit bien là d'autre chose, nous dit-on. Il s'agit d'un pénis réalisé comme réel, comme étant comme tel attendu. Je ne pourrais même pas avancer ceci, si déjà je ne vous avais pas en modulant en trois temps le complexe d'Oedipe, fait remarquer que c'est sous des modes divers qu'il arrive en chacun de ces trois temps, et que le père en tant que possédant le pénis réel, est quelque chose qui intervient au troisième temps. Je vous l'ai dit spécialement chez le garçon, voici les choses parfaitement situées donc chez la petite fille.

Que se passe-t-il d'après ce qu'on nous dit ?

On nous dit que dans les cas dont il s'agit, c'est de la privation de ce qui est là attendu que va résulter ce phénomène qui n'est pas inventé par ~~Marinno~~ Marinno ~~Horney~~ Horney, qui est dans le texte de Freud tout le temps mis en action, qui est cette transformation, ce virage, cette mutation qui fait que ce qui était amour est transformé en identification,

que c'est dans la mesure où le père déçoit une attente donc orientée d'une certaine façon, qui comporte déjà une naturalisation avancée de la situation, que c'est dans la mesure où à cette exigence du sujet parvenu en somme on pourrait le dire d'une certaine façon, à l'acmé de la situation oedipienne, si justement sa fonction ne consistait pas en ceci qu'elle doit être dépassée, c'est-à-dire que c'est dans son dépassement que le sujet doit trouver cette identification satisfaisante, celle à son propre sexe, il se produit ce quelque chose qui rêve et qui est articulé comme tel, comme un problème, comme posant un mystère. Dans Freud lui-même il est souligné que ce jeu que nous admettons comme étant la possibilité par excellence de la transformation de l'amour en identification, est quelque chose qui ne va pas tout seul.

Pourtant c'est ceci que nous admettons dans ce cas pour une première raison d'abord que nous constatons, que c'est à ce moment qu'il s'agit de l'articuler, de donner une formule qui nous permette de concevoir ce que c'est que cette identification en tant que liée à un moment de privation.

C'est cela pour lequel je voudrais essayer de vous donner quelques formules, parce que je considère qu'elles sont utiles pour distinguer ce qui est cela d'avec ce qui n'est pas cela ; en d'autres termes d'introduire cet élé-

ment essentiel de dialectique, d'articulation signifiante que je ne vous donne pas là pour le plaisir, si je puis dire, et par le goût de nous retrouver dans les paroles, mais au contraire pour que l'usage que nous faisons d'habitude des paroles et des signifiants, ne soit pas un usage semblable à celui qui s'appelle prendre des vessies pour des lanternes, c'est-à-dire des choses insuffisamment articulées pour des choses suffisamment éclairantes en elles-mêmes. C'est en les bien articulant que nous pourrons mesurer effectivement ce qui se passe, et ce qui se passe dans un cas de ce qui se passe dans un autre. <sup>(distinguer)</sup>

Que se passe-t-il quand le sujet en question, le sujet féminin a pris une certaine position d'identification au père.?

La situation, si vous voulez, est la suivante : voilà ici le père, quelque chose ici au niveau de l'enfant a été attendu, enfin le résultat paradoxal, singulier c'est que sous un certain angle et d'une certaine façon, on nous dit que l'enfant devient en tant qu'idéal du Moi, ce père. Il ne devient pas réellement bien sûr, le père, et toujours là une femme dans ce cas peut vraiment parler de ses relations à son père, il suffit de l'écouter de la façon la plus ouverte, dire : "je tousse comme lui" par exemple. <sup>fin 0-</sup>  
C'est bien de quelque chose qui est une identification qu'il s'agit. Alors essayons de voir ce qui se passe, es-



sayons de voir pas à pas l'économie de la transformation.

La petite fille n'est pas pour autant transformée en homme. Ce que nous trouvons comme signes, comme stigmates de cette identification, ce sont des choses qui s'expriment en partie, qui peuvent sortir comme celles-là, qui peuvent même être remarquées par le sujet, dont le sujet peut se targuer jusqu'à une certaine façon. Qu'est-ce que c'est ?

Alors là ce n'est pas douteux. Ce sont des éléments signifiants. Si une femme dit : "je tousse comme mon père", ou : "je ne pousse du ventre ou du corps comme lui", ce sont quand même là des éléments signifiants dont il s'agit provisoirement. Plus exactement, pour dégager ce dont il s'agit, nous leur donnerons un terme spécial parce que ce ne sont pas des signifiants qui sont eux mis en jeu dans une chaîne signifiante. Nous les appellerons les "insignes" du père.

L'attitude psychologique montre ici à la surface ceci : c'est que le sujet en somme, pour appeler les choses par leur nom, se présente sous le masque, ou il se pose sur ce quelque chose qui est sur le côté partiellement indifférencié, qu'il y a dans tout sujet comme tel, se pose les insignes de la masculinité.

Il convient peut-être de se poser la question, avec la lenteur qui est toujours ce qui doit ici nous garder de l'erreur, de ce que devient dans la démarche le désir ?

D'où tout cela est parti ? Le désir, après tout, il n'était pas un désir viril lui. Qu'est-ce que devient le désir, pour autant que le sujet a pris ici à ce niveau les insignes du père ? Ces insignes vont être employés vis-à-vis de qui ? Vis-à-vis de quelque chose de tiers, vis-à-vis de quelque chose dont on nous dira que cela prend, parce que l'expérience nous le montre, la place de ce qui à la primitive évolution du complexe d'Oedipe, était à cette tierce place, c'est-à-dire la mère. L'analyse même d'un cas comme celui là, nous montrera que ce qui à partir du moment de l'identification, c'est-à-dire à partir du moment où le sujet se revêt des insignes de ce à quoi il est identifié, il y a donc une transformation du sujet dans un certain sens qui lui, est de l'ordre d'un passage à l'état de signifiant, de quelque chose qui est cela, les insignes. Mais le désir qui entre en jeu n'est plus le même. <sup>que</sup> Si c'était ce qui était attendu dans ce rapport au père, si c'était quelque chose que nous pouvons supposer au point où les choses en sont parvenues, dans ce point où nous en sommes à ce moment là dans le complexe d'Oedipe, quelque chose d'extrêmement proche d'une position génitale passive, d'un désir passionné, d'un appel proprement féminin, il est bien clair que ce  
*Eden* n'est plus le même qui est là après la transformation.

Nous laissons pour l'instant en question de savoir ce qui est arrivé à ce désir. Tout à l'heure nous avons dit

privation. Cela vaut que nous y revenions, car aussi bien on pourrait dire frustration. Pourquoi privation plutôt que frustration ? J'indique ici que le fil reste pendant.

Quoiqu'il en soit, ce qui va s'établir pour autant que le sujet qui ici est venu aussi là, pour autant qu'il a un idéal du Moi, que quelque chose peut s'être passé à l'intérieur de lui-même, qui est structuré comme dans l'intersubjectivité, ce sujet va exercer un certain désir qui est quoi ? Sur ce schéma, ce qui apparaît, ce sont les relations du père à la mère. Il est bien clair que ce que nous trouvons dans une analyse, dans l'analyse d'un sujet comme celui-là au moment où nous l'analysons, ce n'est pas le double, la reproduction de ce qui se passait entre le père et la mère, pour toutes sortes de raisons, ne serait-ce que parce que le sujet n'y a accédé que tout à fait imparfaitement, que l'expérience montre au contraire que ce qui va venir dans la relation, c'est tout le passé, toute la vicissitude des relations extrêmement complexes qui jusque là ont modulé les rapports de l'enfant avec la mère, c'est-à-dire tout ce qui depuis l'origine, depuis les frustrations, les déceptions liées à ce qui existe forcément de contre-temps, d'accoups dans les relations de l'enfant à la mère, avec tout ce qu'ils entraînent d'une relation extraordinairement compliquée, et nommément faisons intervenir avec un accent tout particulier les relations agressives, les relations

agressives dans leur forme la plus originelle, des relations aussi de rivalité, toutes les incidences par exemple de la survenue d'éléments étrangers au trio, à savoir de tous les frères ou sœurs qui ont pu intervenir plus ou moins inopportunément dans l'évolution du sujet et dans ses relations avec sa mère.

Tout cela portera sa trace et son reflet pour tempérer ou pour renforcer ce qui se présentera alors comme revendication des insignes de la masculinité. C'est ceci qui va se projeter dans les relations qui, chez le jeune sujet, seront dès lors commandées avec son objet à partir de ce point de l'identification où le sujet en somme revêt les insignes de ce à quoi il est identifié, en tant qu'il est devenu ou qu'il joue chez lui le rôle et la fonction d'idéal du Moi.

Bien entendu ceci est une façon d'imaginer les places dont je parle, mais cela suppose évidemment, si vous voulez le comprendre, une sorte d'allées et venues. Ces insignes, le sujet les ramène avec lui après le mouvement d'oscillation dont il s'agit. Il se retrouve constitué d'une certaine façon, et avec un nouveau désir.

Cette formule, ce mécanisme de la transformation, avec donc ce qu'il comporte, à savoir l'intervention au départ d'un élément qui doit être d'abord libidinal, et deuxièmement de l'existence à côté d'un troisième terme avec lequel le sujet est dans un rapport qui permet la distinction de

ce troisième terme, et qui pour ceci exige en tout cas que dans le passé de la relation avec ce troisième terme, il soit intervenu cet élément radicalement différenciateur qui s'appelle la concurrence, et troisièmement ce quelque chose qui fait qu'une sorte d'échange se produit, <sup>Ce</sup> qui a été l'objet de la relation libidinale devient autre chose, est transformé pour le sujet en fonctions significantes, et son désir passe sur un autre plan, sur le plan du désir établi précédemment avec le troisième terme, celui-ci ressort dans l'opération dans son fond le même, je veux dire l'autre désir, celui qui ~~devient~~ se substituer au désir refoulé. Le même est quand même transformé. C'est cela qui constitue le processus de l'identification.

Il faut qu'il y ait d'abord l'élément libidinal pointant un certain objet en tant qu'objet. Cet objet devient dans le sujet un signifiant pour occuper la place qui s'appellera dès lors idéal du Moi. Le désir d'autre part subit ce quelque chose qui comporte un ..... C'est un autre désir qui vient à la place du premier. Cet autre désir n'est pas un désir qui vient de rien, il n'est pas néant, il existait avant, il concernait le troisièmeterme, et il sort de là transformé.

Voilà le schéma que je vous prie de retenir dans votre esprit, parce que c'est en quelque sorte le schéma minimum de tout procès d'identification au sens propre, d'identifi-

sation au niveau secondaire, d'identification en tant qu'il fonde l'idéal du Moi. Il ne manque jamais aucun de ces trois termes, et le chassé-croisé si l'on peut dire, qui résulte de la transformation d'une part d'un objet trans-signifiant, de la prise de place que ce signifiant réalise à ce moment là dans le sujet, et qui constitue à proprement parler l'identification, est ce quelque chose que nous trouvons à la base de ce qui constitue un idéal du Moi, et ceci s'accompagne toujours aussi de ce quelque chose que nous pouvons appeler transfert du désir, à savoir qu'un autre désir survient d'ailleurs qui est un rapport avec un troisième terme qui n'avait rien à faire avec la relation libidinale première mise en cause, et que ce désir qui vient se substituer au premier est dans cette substitution et par cette substitution, transformé.

Ceci est tout à fait essentiel. Nous pouvons encore l'expliquer, mais autrement.

Disons que pour reprendre notre schéma sous la forme où nous le présentons habituellement, l'enfant dans un premier rapport avec l'objet primordial - ceci est la formule générale - se trouve prendre la position symétrique de celle du père. Il entre en rivalité ; il se situe à l'opposé par rapport à la relation primitive à l'objet, en un point X. C'est pour autant que là il devient quelque chose qui peut se revêtir des insignes de ce avec quoi il

XIV

entre en rivalité, qu'il retrouve ensuite sa place là où il est forcément, c'est-à-dire à l'opposé de ce point X où les choses se sont passées, et là où il vient se constituer sous cette nouvelle forme qui s'appelle idéal du Moi. Il retient quelque chose de ce passage sous la forme la plus générale.

X Il s'agit là de quelque chose où vous voyez bien qu'il ne s'agit plus ni de père, ni de mère, il s'agit de rapports avec l'objet. La mère, c'est l'objet primitif, l'objet par excellence. Ce qu'il retient dans ce cas, dans cette allée et venue qui <sup>à qui venir ?</sup> l'a fait par rapport à l'objet, <sup>entrer</sup> ~~entrer~~ <sup>être</sup> en rivalité avec un troisième terme, c'est quelque chose qui se caractérise par ce qu'on peut appeler le facteur commun qui résulte de l'existence des signifiants, du fait que dans le psychisme humain, pour autant que les hommes ont affaire au monde du signifiant, et que ce sont eux, les signifiants, qui sont la condition nécessaire, le défilé par où il faut qu'en passe leur désir ; dans cette allée et venue il y a toujours quelque chose qui impliquera ce facteur commun à l'incidence du signifiant dans le désir, à ce qui le signifie, à ce qui en fait nécessairement un désir signifié. Ce facteur commun, c'est précisément le phallus. C'est parce qu'il en fait toujours partie, qu'il est le plus petit commun dénominateur de ce facteur commun, que nous le trouvons toujours là dans tous les cas, qu'il s'agisse de l'homme

ou de la femme.

En d'autres termes, c'est pour cela que nous plaçons ici, en cet X, le phallus, le petit  $\psi$  ; c'est que vous le voyez, ce qui en résulte, c'est que c'est toujours par rapport au Moi, (c'est-à-dire ce quelque chose qui s'est établi là dans un rapport du sujet avec lui-même, et toujours plus ou moins fragilement constitué, par rapport en somme à l'identification primitive, et elle en effet toujours plus ou moins idéale, que le sujet se fait de lui avec une image toujours plus ou moins contestée), (qui n'a rien à faire avec ce rapport de fond qu'il a avec ce à quoi il a adressé ses demandes, c'est-à-dire l'objet,

L'idéal du Moi se constitue dans cette allée et venue toujours à l'opposé si on peut dire de ce point virtuel où se produit la mise en concurrence, le conteste du troisième terme. C'est à son opposé qu'il y a toujours un certain rapport avec ce facteur commun métonymique qu'est le phallus, qui se retrouve partout, et bien entendu ce qui se passe au niveau de l'idéal du Moi consiste essentiellement à l'avoir au minimum, ce facteur commun, et bien entendu composé d'une façon qui ne le laisse pas voir, ou qui ne le laisse voir que comme quelque chose qui nous file toujours entre les doigts, ce quelque chose qui court au fond de toute espèce d'assomption signifiante.

Il y a ceci : c'est que ce signifiant dans tous les



cas, mord sur le signifié. L'idéal du Moi se constitue dans ce rapport avec le père, il implique toujours le phallus. Ici c'est le père le troisième terme, il implique toujours le phallus, il l'implique toujours et uniquement pour autant que ce phallus est le facteur commun, est le facteur pivot de cette instance du signifiant.

Que nous dit par exemple encore une Hélène Deutch ?

<sup>Karen</sup>  
~~Saxine~~ Horná nous a montré la continuité du complexe de castration avec l'homosexualité féminine. Hélène Deutch nous parlera d'autre chose. Elle aussi nous dira que la phase phallique joue bien le rôle, nous dit Freud à ceci près, que ce qui lui importe, c'est de s'apercevoir aussi de sa vicissitude ultérieure, cette vicissitude, elle la verra en ceci : c'est que l'adoption, dit-elle, de la position masochique qui est essentielle, constitutive, dit-elle, à l'opposition féminine, se base sur ce plan que c'est pour autant que la jouissance clitoridienne se trouve à la petite fille interdite, qu'elle se trouvera trouver sa satisfaction d'une position qui ne sera donc plus et uniquement une position passive, mais une position de jouissance, assurée dans cette privation même qui lui est imposée de la jouissance clitoridienne.

Il y a là quelque paradoxe, mais un paradoxe qu'Hélène Deutch soutient de quelque chose qui va chez elle jusqu'à des préceptes techniques, des constats d'expérience, et qui

vont fort loin dans leur paradoxe. Je veux dire que je vous rapporte là les données de l'expérience d'une analyste soumise comme telle à un certain choix sans aucun doute du matériel, mais qui valent la peine qu'on s'y arrête.

Pour Hélène Deutch, la question de la satisfaction féminine est quelque chose qui se présente d'une façon assez complexe, pour qu'elle considère qu'une femme dans sa nature de femme et féminine, peut trouver une satisfaction assez accomplie pour que rien n'apparaisse qui se présente comme névrotique ou atypique dans son comportement, dans son adaptation à ses fonctions de femme, sans que se présente pour elle, sous nulle forme bien marquée, la satisfaction proprement génitale.

Je le répète, c'est la position de Madame Deutch. A savoir qu'en somme l'accomplissement de la satisfaction de la position féminine, peut tout entière se trouver sur le plan de sa relation maternelle sur tout ce qui tient dans toutes ses étapes à l'accomplissement de la fonction de reproduction, à savoir dans les satisfactions propres de l'état de grossesse, du nourrissage et du maintien de la position maternelle, la maturation de la satisfaction, liée à l'acte génital lui-même de l'orgasme lui-même, pour l'appeler par son nom, étant quelque chose qui est assez lié à cette dialectique de la privation phallique, pour qu'Hélène Deutch formule que chez les sujets, elle a rencontré d'une façon

plus ou moins avancées, d'une façon plus ou moins poussée, cette implication dans la dialectique phallique, à savoir que c'est par rapport à l'homme, par rapport à un certain degré d'identification masculine, que s'est constitué un équilibre forcément lui conflictuel, donc précaire, de la personnalité. Une réduction trop poussée de cette relation complexe, un avancement à un degré poussé trop loin de l'analyse est de nature à frustrer le sujet de ce qu'il a jusque là plus ou moins heureusement réalisé de la jouissance sur le plan génital, et va jusqu'à comporter pour elle l'indication de lâcheté en quelque sorte au sujet le pénis de ses identifications plus ou moins réussies sur ce plan, en tout cas acquises ; de ne pas, par une analyse trop avancée, réduire si l'on peut dire, décomposer, analyser ces identifications, faute à le mettre en posture de perte par rapport à ce que ces analyses révèlent comme être le fond, la structure de la jouissance acquise, conquise jusque là, jusqu'à l'analyse en tant qu'il serait lié, est acquis, sur le plan de la jouissance génitale, à quelque chose qui est justement le passé du sujet par rapport à ses identifications en tant que la jouissance peut consister dans la frustration masochique d'une certaine position qui a été un moment conquise, et pour que la frustration soit maintenue nécessite du même coup le maintien des positions d'où cette frustration peut s'exercer.

H. Lambert

En d'autres termes, dans certaines conditions, la réduction d'identifications qui sont proprement des identifications masculines, peut constituer un danger pour ce qui a été par le sujet conquis sur le plan de la jouissance dans la dialectique même de cette identification.

Ceci vaut ce que ça vaut. La question est simplement ici que ç'ait pu être avancé, que ça été avancé assurément par quelqu'un qui n'est point sans expérience, et qui ne serait-ce que par ses réflexions, manifeste assurément comme quelqu'un qui réfléchit sur son métier et sur les conséquences de ce qu'elle fait. Par contre c'est à ce titre, et à ce seul titre que cela mérite d'être maintenu dans la question.

Je vous le répète, et pour résumer la position de madame Deutch, c'est en somme dans l'au-delà de l'acte génital tel qu'il se présente effectivement dans les relations inter-humaines, je ne dis pas qu'il se présente de la même façon chez les rouges-gorges et chez les mantes religieuses, mais dans l'espèce humaine il semblerait que le centre de gravité, l'élément de satisfaction majeur de la position féminine se trouverait dans l'au-delà de cette relation génitale comme telle. En quelque sorte, tout ce qui pourrait y être trouvé par la femme, se lierait essentiellement à une dialectique dont nous n'avons pas à être surpris qu'elle intervienne là.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire que ce quelque chose qui est aussi bien manifesté dans la position de l'homme vis-à-vis de l'acte génital, à savoir l'importance extrême de ce qu'on appelle le plaisir préliminaire, est là ce qui donne peut-être simplement d'une façon plus accentuée, les matériaux libidinaux à mettre en cause, mais que ces matériaux libidinaux entrent en jeu effectivement à partir de leur prise dans l'histoire du sujet, dans une certaine dialectique signifiante impliquant l'intrusion de l'identification possible au troisième objet qui est le père dans l'occasion, et que donc tout ce qui vient sous le titre de revendication phallique, et d'identification au père compliqué de la relation de la femme à son objet, n'est simplement que l'élaboration signifiante de ce à quoi se trouvent empruntées les satisfactions qui se produisent proprement dans l'acte génital, à savoir ce que j'ai appelé à l'instant : plaisir préliminaire, l'orgasme lui-même, et comme tel, je veux dire en tant qu'il serait identifié au sommet de l'acte lui-même, posant effectivement à l'expérience le problème chez la femme de quelque chose qui mérite en effet d'être posé, étant donné tout ce que nous savons physiologiquement de l'absence d'une organisation nerveuse directement faite pour provoquer la volupté dans le vagin.

Ceci nous amène à essayer de formuler cette question

de la relation de l'idéal du Moi à une certaine vicissitude du désir, et à la formuler comme ceci : nous avons donc aussi bien chez le garçon que chez la fille à un moment donné, une relation à un certain objet quel qu'il soit, à un objet d'ores et déjà constitué, constitué dans sa réalité d'objet, et cet objet va devenir quelque chose qui est l'idéal du Moi. Il va le devenir par ses insignes.

Pourquoi le désir dont il s'agit dans cette relation à l'objet a-t-il été appelé dans cette occasion privation ?

Il a été appelé dans cette occasion privation, parce que ce qui constitue sa caractéristique est non pas comme on le dit, qu'il concerne un objet réel, il faut bien entendu que le père dans le moment où il intervient dans le premier exemple que j'ai donné dans l'évolution chez la fille, soit en effet un être assez réel dans sa constitution physiologique, pour que le phallus soit passé à un stade d'évolution qui va au-delà de la fonction purement imaginaire, qu'il peut conserver longtemps dans le pénis-nide. C'est certain.

Ce qui constitue la privation du désir est non pas qu'il fasse quelque chose de réel dans l'occasion, mais qu'il vise quelque chose qui peut être demandé. Il ne peut y avoir et s'instaurer à proprement parler de dialectique de privation, que quand il s'agit de quelque chose que le sujet peut symboliser. C'est pour autant que le pénis paternel

peut être symbolisé, peut être demandé, que se produit ce qui se passe au niveau de l'identification dont il s'agit aujourd'hui.

Il y a là quelque chose qui est tout à fait distinct de ce qui intervient au niveau de l'interdit qui se constitue pour autant par exemple de la jouissance phallique. La jouissance clitoridienne, pour l'appeler par son nom, est peut-être à un moment donné de l'évolution, interdite.

Ce qui est interdit rejette le sujet dans quelque chose où il ne trouve plus en rien à se signifier. C'est ce qui en fait à proprement parler le caractère douloureux, et c'est pour autant que le Moi peut de la part de l'idéal du Moi par exemple, à l'occasion se trouver dans cette position de rejet, que s'établit l'état à proprement parler mélancolique.

*loi de Klein  
fait  
mélancolique*

Nous reviendrons sur la nature de ce rejet, mais entendez d'ores et déjà ici que ce à quoi je fais allusion peut être mis en relation avec le terme même allemand qui est dans notre vocabulaire ce que j'ai mis en relation avec ce

*Inclusion?*

rejet, à savoir le terme de "Verwerfung". C'est pour autant que de la part de l'idéal du Moi le sujet peut se trouver lui-même dans sa réalité vivante dans cette position d'exclusion de toute signification possible, d'exclusion, que s'établit l'état dépressif comme tel.

X

Mais ce dont il s'agit dans la formation de l'idéal

du Moi, est un processus tout opposé : il consiste en ceci en somme que cet objet qui se trouve confronté à quelque chose que nous avons appelé privation, pour autant qu'il est un désir négatif, que c'est quelque chose qui peut être demandé, que c'est sur le plan de la demande que le sujet se voit refuser ce désir, cette liaison entre le désir en tant que refusé, et l'objet. C'est cela qui est au départ la constitution de cet objet comme un certain signifiant qui prend une certaine place, que se substitue au sujet qui devient une métaphore du sujet, ce qui se produit dans l'identification à l'objet du désir, dans le cas où la fille s'identifie à son père. C'est bien ceci : ce père qu'elle a désiré et qui lui a refusé le désir de sa demande, devient quelque chose qui est à sa place. Le caractère métaphorique de la formation de l'idéal du moi est un élément essentiel, et de même que dans la métaphore ce qui en résulte, c'est la modification de quelque chose qui n'a rien à faire avec le désir qui est intéressé dans la constitution de l'objet, qui est un désir qui est ailleurs à ce moment là, le désir qui avait lié la petite fille à sa mère, appelons-le par rapport au grand D, petit d. Toute l'aventure précédente de la petite fille avec sa mère, vient ici prendre place dans la question et subit les conséquences de cette métaphore. Il devient lié.

Nous retrouvons là la formule de la métaphore que je



vous ai donnée, pour autant que c'est, vous le savez,

$$\frac{S}{S'} \sim S \left( \frac{1}{S} \right),$$

c'est-à-dire quelque chose qui résulte d'un changement de signification. Après la métaphore, ce changement de signification, c'est quelque chose qui se produit dans les relations jusque là établies par l'histoire du sujet, puisque en somme nous sommes toujours sur le premier exemple de la petite fille avec la mère, ce qui dès lors modèlera ses relations avec son objet, ce sera cette histoire, cette histoire modifiée par l'instauration de cette fonction nouvelle en lui qui s'appelle idéal du Moi.

-1-1-1-1-